

UNE FAMINE CHEZ LES SAUVAGES

L'événement se passe au Canada, dans les forêts qui se trouvent en arrière de Mingan, éloigné de Québec de 150 lieues. Nous sommes en 1873.

Le Rév. Père Arnaud avait fini sa mission. Les sauvages, au nombre de 70 familles, avaient pris le chemin de la forêt aussitôt après que le Père leur eut donné une dernière bénédiction. Ils apportaient un peu de farine, justement assez pour leur permettre de se rendre à leur terrain de chasse. Là ils espéraient vivre comme ils ont toujours vécu—de la viande des bêtes des bois.

L'automne arrive avec ses frimas et ses neiges ; la chasse des animaux à fourrure réussit à merveille—tout fait présager un heureux hiver. On célèbre pieusement et joyeusement la fête de Noël—le sauvage au milieu de ces bois ne l'oublie jamais. L'étoile du firmament marque minuit. Chacun tombe à genoux ; le beau cantique : "Nikamotnatao Jeshos ka iliniout—chantons Jésus qui vient de naître," sort de toutes les poitrines. Les montagnés se le répètent l'une après l'autre, et la nature qui paraissait ensevelie sous son manteau de neige, semble renaître tout à coup à ce moment solennel.

Février apparaît, et avec cette lune les craintes. Le porc-épic est devenu rare, la perdrix blanche a pris son vol vers d'autres lieux, il ne reste plus que le caribou. Le caribou... mais les loups, la terreur de cet animal, les loups, dont les pistes sont nombreuses, ne l'ont pas chassé bien loin !

Nos bons sauvages, disséminés sur un espace de 80 lieues, sont à chercher les grands marais où cet animal séjourne généralement dans l'hiver. Le caribou n'y est pas. Un mois se passe. Grand Dieu ! Quel mois ! Ceux qui ont passé par de telles misères sont seuls capables de s'en faire une idée.

Tuer une perdrix, un lièvre, chaque jour, ou tous les deux jours, voilà à peu près tout le résultat de la chasse d'une cabane qui compte trois ou quatre familles.

Vous les représentez-vous, lecteurs, ces pauvres sauvages, grelottant de froid, marchant pendant des journées de tempêtes, au milieu des bois ou traversant de grands lacs, et revenant le soir, tristes et abattus, sans avoir une bouchée de nourriture pour apaiser leur faim ? Voyez-les placer la main sur leur cœur, pour en comprimer les battements, quand leurs petits enfants crient : Papa ! pourquoi ne nous donnes-tu pas à manger ? Es-tu fâchée contre moi, maman ? Si tu savais j'ai faim !... tu ne me réponds pas seulement... Pour toutes réponses, la mère humecte de l'abondance de ses larmes les froides branches de sapin qui la séparent d'une couche de neige de près de six pieds.

Le lendemain, le père, plus heureux, apportera un lièvre ou une perdrix et dix ou douze personnes se partageront ce peu de nourriture.

Le mois de mars va finir, et déjà, à la hauteur des terres de Mingan, trente-trois personnes, dont vingt-deux dans une seule cabane, sont mortes de faim. Elles sont là, étendues sur leurs branches de sapins ; la mère tient encore sur son cœur un enfant qui lui aura survécu d'un jour. Oh ! mère généreuse ! avant ton dernier soupir, accole sur ton sein maternel cet enfant auquel tu veux prolonger la vie aux dépens de ta tienne !

Dix-neuf personnes sont dans une cabane d'écorce de bouleau. Depuis deux mois, elles ont fait à peu près une cinquantaine de repas et bu quelques cuillérées de bouillon. Dix d'entr'elles sont endormies sous l'effet de la faiblesse. Elles respirent encore, mais sans un secours prompt, elles devront se réveiller dans l'éternité. Il en reste neuf qui ne sont pas privées de tout sentiment, mais dont huit sont incapables de sortir, voire même se tenir assises.

Le dix-neuvième, Pierre Waosholno, part un matin pour la chasse. En lui reposent les dernières espérances humaines des malades. Il disparaît, on n'entend plus ses pas, mais chaque instant l'oreille surexcitée de ces gens affamés croit en-

tendre un coup de fusil qui serait l'annonce de la fin de leurs maux. Une demi-heure se passe. Qu'elle fut longue cette demi-heure ! Un bruit se fait entendre à l'extérieur de la cabane. S'agit-il d'un secours qui arrive ? Hélas ! Pierre Waosholno, dominé par le froid, vaincu par la faim, terrassé par la faiblesse, s'en revient en se traînant sur ses genoux.

—C'en est fini, dit le vieux Piel Manikapo ; compagnons de chasse ! adieu. Préparons nous à paraître devant le Grand-Esprit.

Après avoir prononcé lentement ces paroles, il s'étendit sur des branches de sapin, se croisa les bras sur la poitrine, pressa sur ses lèvres l'image du Divin Créateur, puis se ferma les yeux. Il venait de s'ensevelir vivant. Immobile comme un cadavre, il attendait venir sans peur le moment de la mort.

Une femme chrétienne, la femme forte de l'évangile, voyant revenir mourant leur dernier espoir humain, ne perdit point courage. "Quand tous les secours de la terre nous manquent, dit elle, c'est alors que Dieu montre sa puissance." Elle prie, cette bonne Catherine, elle a déjà priée vingt-quatre heures à genoux, soutenue par deux courroies de peau de caribou. Voyez, lecteurs, comme elle regarde fixement la vieille image enfumée qui est suspendue aux perches de la cabane. C'est l'image de notre bonne Mère qui est au ciel. Écoutez la prière qu'elle lui fait :

"Bonne Vierge Marie ! La Robe Noire nous a dit que tu étais notre bonne Mère, et je l'ai toujours crus ; eh bien ! montre toi telle, nous voulons de quoi manger. Toi qui accordes des grâces pour nourrir l'âme, à plus forte raison tu peux soulager le corps. Montre-toi notre Mère. Tu dois être meilleure que moi, et cependant, moi, la dernière de tes enfants, pourrais-je me décider à refuser de donner à mon enfant un peu de nourriture qu'il me demande ? Vierge Marie ! Regarde les bêtes des bois, le caribou est farouche, craint l'homme, mais si vous voulez attenter à la vie d'un de ses petits, on verra cette mère craintive devenir tout à coup féroce et donner sa vie pour sauver celle de son petit. Bonne Mère, voyez la louve, cet animal repoussant, grossier, la louve pourtant donnera mille vies si elle les a, pour protéger ses petits. Et toi, Mère de Jésus, n'es-tu pas aussi notre Mère ? Ne sommes-nous pas tes enfants ? Si la louve donne sa vie pour les siens, sera-t-il dit que la Vierge Marie ne voudra pas même donner une bouchée de nourriture à ses enfants, à ses enfants qui l'aiment ? Marie ! écoute : nous avons besoin de voir la Robe Noire, nous ne voulons pas, nous ne devons pas mourir ici."

Le vieux Piel Manikapo, jusque là immobile, enseveli, ouvre un œil, se dresse tout à coup sur son séant et s'écrie :

—Camarades ! les caribous viennent, mon oreille exercée ne me trompe pas, entendez-vous ce bruit qui se rapproche ?

La bonne Catherine prie toujours. P. Waosholmo, étendu à l'entrée de la cabane, d'une main tremblante saisit son fusil, son bras défaillant peut à peine le soulever. Soudain, un caribou—oui, un caribou se présente à la porte de la cabane. Mu par une curiosité qu'on chercherait en vain à exprimer, de sa tête il relève la peau de caribou qui ferme l'entrée de la hutte et, immobile, il compte les têtes de la famille. Pierre presse la détente et l'animal tombe à l'endroit même sur la neige. Hâte-toi, Pierre, hâte-toi, brave chasseur de t'accoler les lèvres sur la plaie saignante de l'animal, humecte les de sang, prends des forces, car d'autres caribous l'attendent. Ils sont là six encore qui attendent la mort.

Pierre recharge son fusil et abat un deuxième animal, puis un troisième, et sans qu'un seul ne bouge, il se rend ainsi jusqu'au septième—sept caribous sont morts, et à ors Catherine cesse de supplier pour commencer à remercier Celle qui était véritablement la Mère de ces pauvres sauvages abandonnés.

Lentement, mais sûrement, les malades reviennent à la santé, et à petite journées parviennent à se rendre près de leur cha-

pelle bien-aimée. Tous ils s'agenouillèrent devant la statue de la sainte Vierge, lui offrirent leur présent en chantant en cœur ce refrain admirable :

Marie ! Oh ! quelle est bonne !

ZACH. LACASSE, Ptre O.M.I.

UN BLASPHEMATEUR PUNI

Nous lisons dans un journal français qu'un charretier employé dans une usine de Munich, conduisait une voiture sur l'une des voies de la banlieue. Il paraissait de très mauvaise humeur et jurait comme un démon. Quand de loin il aperçut un Christ sur le bord de la route, sa colère infernale redoubla, et ses imprécations ne connurent plus de bornes. Arrivé en face de cette humble croix, qui avait la vertu d'exciter à un si haut degré la fureur de ce malheureux, celui-ci, ivre de rage sacrilège, singla d'un coup de fouet l'image du divin Crucifié, en s'écriant : *Tiens, chien !* Des personnes qui furent les témoins de cette horrible profanation arrêtaient le blasphémateur qu'ils livrèrent à la gendarmerie. Interrogé par les gendarmes sur le crime qu'on lui reprochait, cet iconoclaste ne put articuler un seul mot. En face du juge, même impossibilité pour lui de prononcer une parole, tout fut inutile.

A l'heure qu'il est ce misérable, qui expie dans les prisons son horrible sacrilège, et son affreux blasphème, ne peut se faire entendre autrement que par un cri qui ressemble aux aboiements d'un chien. Les médecins, appelés à examiner l'organe vocal de cet infortuné ont constaté qu'il se trouve dans son état normal. Ainsi Dieu punit ses contempteurs.

Nous avons reçu le volume publié par M. Chouinard, de Québec, pour conserver le souvenir de la grande fête nationale célébrée à Québec en 1880. Ce volume est un véritable monument ; il contient six cents pages et on y trouve tout ce qui s'est dit et fait à l'occasion de cette célèbre démonstration. Il est bien imprimé et fera un beau livre lorsqu'il sera relié. Il sort de l'imprimerie de M. Côté.

M. Chouinard a fait là une bonne œuvre ; c'est le digne couronnement de ses travaux.

Depuis dix ans ma femme était retenue au lit par une complication de maladies qu'aucun médecin ne pouvait guérir, et j'ai dépensé une petite fortune à l'achat de remèdes divers. Il y a sept mois, je vis un drapeau des Etats-Unis avec les mots AMERS DE HOUBLON dessus, et je me décidai à jouer encore le rôle de dupe en achetant une bouteille d'Amers, mais cette fois je ne fus pas dupe parce qu'après avoir fait usage de deux bouteilles, ma femme se trouva guérie, et est aujourd'hui très bien, et tout cela ne m'a coûté que deux dollars. H. W., *Free Press*, Détroit, Mich.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

VIVE LE PAPE

L'unique mérite de l'histoire que je vais raconter est d'être, dans le fond et dans la forme, absolument authentique. On peut dire que celui qui la raconta l'a vécue. Ce n'est pas moi qui suis le narrateur, mais un ancien capitaine de dragons de mes amis, qui en fut un des héros dans sa jeunesse. Je ne fais que répéter ce qu'il nous conta un soir ; je n'ai donc à solliciter pour moi ni indulgence, ni éloges, mais je demande à être cru les yeux fermés.

Là-dessus je me tais et je cède la parole au capitaine.

"Par un des jours les plus chauds du mois de juin 1809—et je vous garantis que c'est une année où il a fait terriblement chaud—en pleine guerre de l'indépendance, nous faisons, vers dix heures du matin, notre entrée dans Montélimart, au cœur du Dauphiné, baignés de sueur et couverts de poussière, vingt-sept officiers espagnols qui venions d'être faits prisonniers de guerre à Gérone. N'allez pas vous figurer que ce fût dans la capitulation de la place ; non, non, ce fut dans une sortie que nous avons faite, quelques jours auparavant, pour détruire quelques ouvrages avancés dans les tranchements ennemis. Nous fûmes entourés, pris, désarmés et envoyés à la frontière, où on nous expédia à Perpignan, d'où l'on nous mit en marche sur Dijon, pour nous interner. C'est ce qui fait que nous passions, comme je vous l'ai dit, par Montélimart pour gagner Dijon.

Mais comme, en somme, dans la vie on finit par s'habituer à toutes les situations ; comme l'empereur Napoléon nous allouait régulièrement trois francs par jour pendant le voyage, que nous faisons à petites journées de trois ou quatre lieues, sans l'ennui de sentir à nos trousses aucun gardien et aucun surveillant, puisque chacun de nous répondait sur sa tête de l'évasion des autres ; et comme on n'a jamais vu vingt-sept Espagnols, réunis par le hasard ou par toute autre cause, avoir le temps de beaucoup s'ennuyer, il en résultait que, malgré la chaleur, la fatigue et le désagrément de ne pas savoir, à nous vingt-sept, un seul mot de français, nous faisons fort agréablement notre voyage, nous reposant le jour, et reprenant notre route le soir, à la fraîche et au clair de la lune, en admirant à notre aise, quoique ennemis, les superbes paysages et les sites admirables du splendide pays que nous traversons.

Montélimart !... La jolie petite ville, toute gaie et toute riante, avec ses petites maisons blanches au milieu de la verdure et des fleurs ! Je me la rappelle comme si j'y étais encore. Je vois encore le café, là, dans une rue, au coin de la grande place. C'est là que nous entrâmes pour nous rafraîchir, pendant que, trois de nos camarades, allaient à la sous-préfecture chercher nos billets de logement.

Je ne sais si le café est encore à la même place, car voilà quarante-quatre ans que je n'y suis entré. Je me rappelle qu'à gauche de la porte, il y avait une grande fenêtre grillée, à petits carreaux verdâtres, devant laquelle était une table où je pris place, avec une quinzaine d'entre nous, entre autres ce pauvre C..., qui avait été député de Grenade aux Cortès et qui est mort l'année dernière. Nous étions là depuis une demi-heure, en train de fumer tranquillement, jouissant de la délicieuse fraîcheur qui régnait dans cette propre petite salle, où le silence n'était troublé que par le murmure de notre conversation et le bruit des échecs que remuaient de temps en temps sur l'échiquier de bois deux joueurs, paisiblement absorbés au fond de la salle dans leurs juicieuses méditations.

Tout à coup, pendant que nous regardions au dehors, en suivant de l'œil la fumée de nos cigarettes qui s'envolait par un des carreaux ouverts de la fenêtre, nous vîmes soudain cette rue déserte s'emplier d'une foule qui courait toute dans une même direction, en s'agitant, se bousculant, s'interrogeant et poussant des cris et des exclamations d'étonnement.